



BIBLIOTHEQUE
RAISONNE'E
DES OUVRAGES
DES SAVANS
DE L'EUROPE.

Pour les Mois de
JUILLET, AOUT, & SEPTEMBRE,
1737.

TOME DIX-NEUVIEME.

Premiere Partie.



A A M S T E R D A M,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.

MDCCLXXXVII.

BIBLIOTHEQUE
 RAISONNÉE
 DES OUVRAGES DES SAVANS
 DE L'EUROPE.

Pour les Mois de Juillet, Août,
 & Septembre, 1737.

ARTICLE I.

ESSAI PHILOSOPHIQUE SUR L'AME DES BE-
 TES, où l'on trouve diverses Réflexions sur la
 nature de la Liberté, sur celle de nos Sensa-
 tions, sur l'union de l'Amé & du Corps, sur l'Im-
 mortalité de l'Amé. Seconde Edition, revue &
 augmentée. A laquelle on a joint un TRAITÉ
 DES VRAIS PRINCIPES, qui servent de fonde-
 ment à la CERTITUDE MORALE. 2 Voll. in 12.
 A Amsterdam, chez F. Changuion, 1737.

MR. BOULEIER, Pasteur de l'Eglise Wal-
 lonne à Amsterdam, dédie cette seconde
 Edition de son Ouvrage à Mr. de Fontenelle, Se-
 crétaire Perpetuel de l'Académie Royale des Scien-
 ces à Paris. Quelques télés Huguenots seront
 Tom. XIX. Part. I A 3 peut-

6 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

peut-être surpris d'un pareil choix. Quoi, diront-ils, n'y avoit-il donc dans les Provinces-Unies aucun Réformé, qui fût digne que Mr. Boullier lui dédiât son Livre? Ou s'il n'y en avoit point, les grands Hommes sont-ils si rares ailleurs parmi les Protestans, à Genève, par exemple, en Prusse, ou même dans l'Eglise Anglicane, dont Mr. Boullier lui-même est Prêtre, qu'il ait été obligé de choisir pour Patron de son Ouvrage un Philosophe, qui fait profession de la Religion Catholique? Ceux qui feront une pareille question doivent savoir, que „ quoique
„ l'usage ait établi parmi les Auteurs, de mettre
„ leurs Productions à l'ombre du nom de quel-
„ que Mécène, la Raison leur conseilleroit de
„ les offrir plutôt aux Maitres de l'Art, & de
„ ne faire de pareils présens qu'en vue d'avoir
„ l'instruction pour récompense. Cette seule
„ idée inspire à Mr. Boullier la liberté qu'il
„ prend de s'adresser à Mr. de Fontenelle, & la
„ justifie; „ sans doute parce que Mr. de Fontenelle est le seul *Maitre de l'Art.*” L'obligation que lui ont les Sciences, dont *il est* le
„ fidèle Interprète, & dont il fait si bien rele-
„ ver toutes les beautés, *lui* attire avec justice
„ le respect de ceux qui les aiment, & *le* constitue le Juge des Ouvrages dont elles sont l'objet.” C'est ainsi que parle Mr. Boullier dans son Epitre Dédicatoire.

Elle est suivie d'un Avertissement sur cette nouvelle Edition, dont voici le début: „ Lors-
„ qu'un Auteur, dit Mr. Boullier, retouche ou
„ augmente considérablement son Ouvrage, il
„ sem-

Juillet, Août & Septembre, 1737. 7

„ semble faire excuse aux Lecteurs de s'être trop
„ pressé de le publier. Quoique le mien repa-
„ roisse avec de grands changemens, je me crois
„ pourtant moins obligé qu'un autre à de pareil-
„ les excuses." Cela est modeste ; on verra
bien-tôt une autre preuve de la modestie de
„ Mr. B. „ Quand je composai cet Essai Phi-
„ losophique, poursuit-il, l'Impression étoit l'u-
„ nique voie que j'eusse pour le perfectionner,
„ en profitant des diverses critiques, qu'une ma-
„ tière aussi délicate que celle que j'avois choi-
„ sie, devoit m'attirer vraisemblablement. Mon
„ attente n'a point été trompée, il m'est revenu
„ des Objections de toute espèce. Il est vrai
„ qu'il m'en a fallu effuyer de peu instructives,
„ parce qu'il se trouve toujours mille gens, qui
„ lisent sans entendre, & qui critiquent de mê-
„ me. Mais sur le grand nombre j'avoue que
„ quelques-unes [sans doute en très petit nom-
„ bre] m'ont amplement dédommagé."

L'Édition qu'on nous donne ici est le fruit de ces *Contradictions utiles*. L'Auteur nous apprend qu'il a rectifié plusieurs choses dans son Ouvrage ; qu'il en a développé d'autres ; qu'il a tâché d'en rendre les Raisonnemens plus sensibles, en les plaçant dans un nouveau jour ; qu'il n'a pu même résister à la tentation dangereuse de l'augmenter en divers endroits, s'y sentant invité par la nature de son sujet, qui touche à tant de vérités différentes, de manière à ne pouvoir se passer de leur secours.

On passe volontiers condamnation sur ces hors-d'œuvres, sans se prévaloir de plus d'un exemple

8 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

célebre, qu'il seroit aisé d'alléguer ; cependant on prend la liberté d'observer, qu'ils sont assez dignes d'excuse, parce qu'un Auteur, l'esprit rempli de la matière qu'il traite, y rapporte tout naturellement ce que ses lectures lui fournissent. Il est bien difficile alors, ajoute-t-on, que le superflu ne se glisse sous les apparences du nécessaire, & qu'avec *un goût vif*, l'on ne passe un peu les bornes du vrai besoin. Le Public auroit tort de penser, que ce soit par vanité que Mr. B. s'attribue ici *un goût vif*: ce n'est sans doute que la force de la vérité qui lui arrache cet aveu modeste.

Il parle ensuite des Critiques dont Mrs. les Journalistes de La Haie l'ont honoré, & tâche d'y répondre ; puis il ajoute un mot „ au sujet „ d'un certain Journaliste, qui dans la *Bibliothèque Raisonnée* n'a daigné, dit-il, parler de son Livre, que pour se donner le plaisir d'en dire du mal. Il lui adresse cet *avis charitable*: „ C'est que deux Esprits, dont l'un aime „ la Satire, & dont l'autre s'applique à l'étude „ de la Vérité, ne peuvent rien avoir à démêler „ ensemble; la diversité de leur caractère & de „ leur but leur ouvrant différentes routes, ne „ permet pas même qu'ils se rencontrent. Celui-là „ ne songeant qu'à répandre du ridicule „ sur tout ce qui s'offre à ses yeux, n'auroit garde de se payer de bonnes raisons qu'il n'entend „ point, ou qu'il ne se soucie guères d'entendre „ celui-ci, uniquement occupé de raisonnemens & d'idées, fait peu de cas des jeux d'une imagination satirique, qui ne contribuent „ point

Juillet, Août & Septembre, 1737. 9

» point à l'éclairer. Avec des armes de si dif-
» férent genre, de pareils Auteurs ne peuvent
» rien l'un contre l'autre; ils se deviennent réciproquement
» inutiles, ce n'est pas la peine qu'ils
» disputent." Voilà donc le procès fait au pauvre
» Journaliste de la Bibliothèque Raisonnée. La Sentence est
» prononcée au Tribunal de Mr. B. Ce Journaliste est un homme,
» qui ne s'appliquant point à l'étude de la Vérité, n'aime que la
» Satire, qui est incapable d'entendre les bonnes raisons,
» ou qui ne se soucie point de les entendre. Il est en effet assez
» inutile de raisonner avec un homme de ce caractère. Mais le
» Public croira-t-il sur le seul témoignage d'un Auteur en
» courroux, que ce soit-là effectivement le caractère du Journaliste
» en question ? Il y a lieu d'en douter; car on fait assez qu'il
» faut prendre *aux rabais* les expressions d'un Auteur critiqué,
» qui exhale son chagrin: dans le style d'un pareil Auteur,
» *n'aimer que la Satire*, signifie seulement critiquer son
» Ouvrage; *répandre du ridicule*, c'est simplement faire des
» objections contre son Système. C'est-là sans doute tout ce
» que Mr. B. a voulu dire, & ce qu'il auroit dit plus clairement,
» s'il eût été de sang-froid: alors il auroit examiné si la Critique
» étoit fondée, & si les objections étoient solides: il auroit
» tâché d'y répondre, s'il ne les eût pas trouvées telles,
» ou il se seroit rendu de bonne-foi, s'il n'eût eu rien de
» raisonnable à repliquer. Pour ce qui est des belles louanges
» qu'il se donne à lui-même, de ne s'appliquer qu'à l'étude de la
» Vérité, & d'être uniquement occupé de raisonnemens & d'idées,
» on doit croire

10 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

res qu'elles font sincères, vu sa modestie, & son caractère de Ministre de l'Évangile.

Ce qu'il ajoute, qu'*avec des armes de si différent genre, de pareils Auteurs, comme LUI & le Journaliste, ne peuvent rien l'un contre l'autre, & se deviennent réciproquement inutiles*, de sorte que *ce n'est pas la peine qu'ils disputent*, cela, dis-je, fera d'abord penser à la Fable du Renard & des Raisins; on s'imaginera que Mr. B. n'a pris ce tour, que parce qu'il lui étoit impossible de répondre à la Critique qu'on a faite de son Livre; car c'est le jugement qu'on porte naturellement d'un Auteur qui se met en colère, & qui ne dit que des injures; & l'on se confirmera dans cette idée, si l'on veut jeter les yeux sur l'Extrait qui a si fort excité sa bile, & auquel nous renvoyons le Lecteur (a).

Comme le Traité de l'Âme des Bêtes n'est pas nouveau, & que les changemens que l'Auteur y a faits pour le perfectionner ne regardent pas le fond de son Système, nous ne nous y arrêterons pas; nous nous contenterons de donner un exposé fidèle du Traité qui paroît ici pour la première fois, & qui roule sur *les Vrais Principes qui servent de fondement à la Certitude Morale*; & nous accompagnerons notre Extrait de quelques Remarques, au hazard de passer dans l'esprit de Mr. B. pour un *Satirique*, ou pour un homme *qui n'entend point les bonnes raisons*. Nous espérons pourtant, que ce ne sera pas là le jugement du Public.

Ce

(a) Voyez le Tome I. de cette Biblioth. II, Part. Art. I. pag. 227, & suiv.

Juillet, Août & Septembre, 1737. 10

Ce Traité est divisé en huit Chapitres, qui sont précédés d'une Introduction, dans laquelle l'Auteur remarque, que tous les Esprits sensés conviennent qu'il y a des *Démonstrations* d'un ordre tout différent de celles que donne la Géométrie, ou si l'on veut, la Métaphysique. Il est vrai que le mot de *Démonstration*, comme ceux d'*Axiome* & de *Principe*; sont souvent employés par certains Prédicateurs, qui s'imaginent que par ces grands mots, que le peuple n'entend point, ils acquerront la réputation de profonds Philosophes. Mais il nous semble que ce terme de *Démonstration* ne devrait s'appliquer qu'à cette espèce de preuves, qui sont voir que le contraire d'une Proposition implique contradiction; c'est abuser des termes, que de l'employer pour signifier des preuves purement morales.

Quoi qu'il en soit, il est certain, comme notre Auteur l'observe très bien, „ qu'outre les
„ Vérités abstraites & idéales, qu'on nomme
„ Vérités nécessaires, notre Esprit en connoit
„ plusieurs autres, sans tirer la Certitude qu'il en
„ a, des rapports que peuvent avoir entre elles
„ les Idées qui les représentent. . . . Cette
„ Certitude, ajoute Mr. B. quoi qu'elle vienne
„ d'un autre Principe que de la vue claire &
„ distincte de l'objet, *est aussi parfaite, que si*
„ *elle naissoit de cette vue*”. Voilà ce dont on
aura peut-être de la peine à convenir; car tant
s'en faut que nous soyons persuadés „ de l'exis-
„ tence de divers objets qui sont à mille lieues
„ de nous, aussi fermement que nous croyons la
„ vérité d'une Proposition d'Euclide”; qu'au
con-

12 BIBLIOTHEQUE RAISONNEE,

contraire l'*Evidence* n'étant pas la même, la *Certitude* ne sauroit être également parfaite.

Pour éviter les équivoques & l'obscurité, qui naissent souvent de l'ambiguïté des termes, il faudroit, ce me semble, distinguer entre *croire* & *savoir*. *Croire*, c'est être persuadé de la vérité d'un Fait ou d'une Proposition, sur le témoignage d'autrui. *Savoir*, c'est être persuadé de la vérité d'un Fait ou d'une Proposition, sur l'évidence qui nous frappe nous-mêmes. Ainsi *je crois* qu'il y a une Ville de Rome, sur le témoignage d'une infinité de gens qui en parlent, ou qui y ont été; & *je sais* qu'il y a une Ville de Rotterdam, parce que j'y suis actuellement. *Je crois* que les trois Angles d'un Triangle sont égaux à deux droits, sur le témoignage de tous les Mathématiciens que je connois, quoique je ne voie pas le rapport qu'il y a entre ces trois Angles & deux Angles droits, parce que je n'entends pas les Mathématiques. Mais *je sais*, que si un Nombre quelconque est divisé en deux parties, le Quarré de tout le Nombre est égal à la somme des Quarrés des deux parties ajoutées à deux fois le produit des deux parties. Je le fais, dis-je, parce que j'entens assez l'Arithmétique pour sentir l'évidence des Démonstrations qui établissent cette Proposition. Comme il seroit ridicule à un Mathématicien de dire qu'il *croit* que les trois Angles d'un Triangle sont égaux à deux droits, parce qu'il en a une Démonstration évidente; il ne seroit pas moins ridicule à moi de dire *je le sais*, puisque je ne le crois que sur le témoignage d'autrui. Il s'agit donc de
savoir

Juillet, Août & Septembre, 1737. 137

savoir quelle doit être *la nature du Témoignage* pour fonder une Certitude morale: écoutons notre Auteur là-dessus.

„ Ce n'est point assez, dit-il, de savoir, que
„ telles & telles choses peuvent être morale-
„ ment démontrées (*prouvées*), ni de connoître
„ divers exemples de ces sortes de Démonstra-
„ tions (*preuves*), si on ne remonte à leurs vrais
„ principes, en recherchant quels sont les fon-
„ demens de la Certitude morale en général, &
„ quelles Règles il faut suivre pour y parve-
„ nir. . . .

„ On ne sauroit disconvenir que la Certitu-
„ de morale n'ait un objet fort étendu, puisque
„ cet objet comprend toutes les Vérités, qui
„ sans être évidentes ni nécessaires, sans s'offrir
„ par elles-mêmes à nos yeux ni à notre esprit,
„ sont pourtant susceptibles de preuves d'une
„ nature à rendre le doute déraisonnable ou im-
„ possible. . . . Mais quel sera le fondement de
„ cette Certitude? Par quel moyen pouvoir at-
„ teindre à des objets qui échappent à nos sens,
„ & qui ne tenant à aucune Vérité nécessaire,
„ se déroberont par cela même à notre esprit? Ce
„ milieu doit être quelque chose qui, pris hors
„ de l'objet même, serve à nous le découvrir,
„ & trace à l'esprit, pour ainsi dire, une route
„ infaillible vers cet objet. Il faut que ce soient
„ certains Phénomènes, dont le concours &
„ l'enchainure suppose la réalité de l'objet qu'on
„ cherche, & se lie étroitement avec lui com-
„ me avec la raison qui les fonde, avec le prin-
„ cipe qui les explique, avec la cause qui les

„ pro-

14 BIBLIOTHEQUE RAISONNE'E,

„ produit. Nous avons tous l'esprit disposé de
 „ forte qu'il nous est impossible de ne pas por-
 „ ter un jugement sur des apparences ainsi ras-
 „ semblées, & de ne nous pas rendre à la preu-
 „ ve qui en résulte, *y ayant autant d'absurdi-*
 „ *té à soutenir que de telles apparences nous trom-*
 „ *pent, qu'à admettre un effet sans cause.* Tout
 „ fait invisible se manifeste donc par l'en-
 „ tremise de divers faits visibles, ou par le con-
 „ cours des Phénomènes qui nous frappent
 „ actuellement, & qui ont avec lui la propor-
 „ tion d'un effet avec sa cause, ou d'une suite
 „ avec son principe. Ces Phénomènes que l'on
 „ voit, peignent & prouvent en même tems à
 „ notre esprit ce fait caché, qu'il ne voit point.
 „ Si nous nous trompions en raisonnant de la
 „ sorte, *Dieu lui-même seroit la cause de notre er-*
 „ *reur.* Dieu, qui est la cause universelle, pren-
 „ droit la place des causes particulières que les
 „ Phénomènes indiquent, & se cacheroit à plai-
 „ sir sous un tel voile pour nous tromper. Mais
 „ comme une telle supposition renverse l'Idée
 „ de l'Être parfait, & répugne à celle de sa bon-
 „ té & de sa sagesse, j'en conclus, que nous
 „ avons découvert un fondement solide pour la
 „ certitude morale, en la réduisant à ce seul
 „ Principe, c'est que *Dieu n'étant point trom-*
 „ *peur, la liaison d'un concours d'apparences qui*
 „ *me frappent, avec une cause simple qui les ex-*
 „ *plique, & QUI PEUT SEULE LES EXPLI-*
 „ *QUER, prouve la réalité de cette cause.* Si ce
 „ Principe envisagé d'une manière nue & ab-
 „ straité paroît d'abord un peu suspect, on n'au-

Juillet, Août & Septembre, 1737. 14

ra qu'à l'appliquer à divers fujets, pour en reconnoître la folidité & l'ufage".

Quoique ce Passage foit long & un peu diffus, nous avons cru devoir le transcrire tout entier, parce qu'on y voit, pour ainfi dire, tout le Syffème de Mr. B. On y voit le Principe, fur lequel il avoit déjà raifonné dans fon Traité de l'Âme des Bêtes, & fur lequel il fonde ici tout fon Traité de la Certitude morale. Il avoue que ce Principe paroît d'abord un peu fufpect. En effet, *la liaifon d'un concours d'apparences qui nous frappent, avec une caufe fimple qui les explique*, prouve à la vérité qu'il eft poffible que cette caufe produife ces apparences, mais non pas, qu'elle les produife en effet. Mr. B. nous confeille d'appliquer fon Principe à divers fujets, pour en connoître par-là l'ufage & l'importance. Le confeil eft trop bon pour ne le pas fuivre.

Suppofons donc que je voie le Quadrant d'une Horloge qui marque les heures, qui fonne, qui carillonne, &c. Je fai bien, qu'il y a plufieurs roues, qui s'enchaînant diverfement les unes dans les autres, font le jeu de la Machine; mais je fouhaite de favoir ce qui donne le premier branle à toute l'Horloge. Je ne puis pas l'ouvrir pour l'examiner en dedans; j' imagine donc une caufe; je fuppofe un poids attaché à une corde tournée fur une fufée, appliquée à une roue dentelée, &c. Le poids en defcendant fait tourner la fufée, & c'eft-là certainement ce qui met la Machine en mouvement; car cette Caufe fimple explique tous les Phénomènes, & toutes les apparences; & Dieu me